



Eugène Ionesco

Théâtre complet

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR EMMANUEL JACQUART

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

EUGÈNE IONESCO

Théâtre complet

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR EMMANUEL JACQUART

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1954, 1958, 1963, 1966, 1970,
1972, 1974, 1975, 1981, pour l'ensemble du théâtre publié.

© Éditions Gallimard, 1991, pour les textes inédits,
pour les Documents et pour l'ensemble de l'appareil critique.

Théâtre complet

À ma femme, à ma fille, tout ce théâtre.

PRÉFACE

Je ne me souviens jamais sans plaisir des murmures de mécontentement, des indignations spontanées, des railleries, qui accueillirent l'apparition, en mai 1950, sur la scène des Noctambules, de La Cantatrice chauve. J'avais passé là une soirée extraordinairement plaisante, que les grognements et rires ironiques d'une partie des notables de l'assistance n'avaient fait que rendre plus délicieuse encore. Le propre du grognement est d'être peu explicite; aussi, désireux de comprendre en quoi La Cantatrice chauve avait pu déplaire aux notables, j'usai, ce soir-là, d'une technique de la sortie de théâtre que j'avais depuis longtemps mise au point, et que je recommande à qui veut se faire promptement une opinion exacte sur ce que pense un public du spectacle qu'il vient de voir. (La méthode dite « du strapontin » et que pratique M. Stève Passeur¹ au journal L'Aurore ne vaut pas pipette.) Voici comment j'opère. Dès le rideau baissé, je crie : « Bravo! Bravo! », je prends part au brouhaha, et puis je file, je m'éclipse, je me fais tourbillon, je me rue, et j'arrive le tout premier à la sortie du théâtre. Là, demi-tour : je fais face à la foule qui surgit, je remonte à contre-courant le flot des spectateurs; ainsi le saumon, la rivière; cela provoque des remous, des encombrements, cela retarde l'évacuation de la salle; je suspends les opérations du vestiaire en feignant de chercher mon ticket; ainsi j'ai tout loisir pour recueillir les plaintes, doléances, expressions de griefs et bons mots acérés qu'un spectacle où ils se sont déplu inspire aux notables. Ce soir-là, ce n'est pas une fois, mais dix fois, ou quinze, ou vingt fois, que j'ai entendu ce bout de dialogue : « Mais enfin, pourquoi La Cantatrice chauve? Aucune cantatrice n'est apparue, me semble-t-il, ma bonne amie? — Au moins je ne l'ai pas remarquée. Et chauve! Avez-vous vu que

quelqu'un fût chauve?... Et ce pompier? Que vient faire là un pompier? De qui se moque-t-on? » Il était évident que les notables n'avaient pas « compris »; on leur promettait une cantatrice chauve, on ne leur montrait pas de cantatrice chauve, ils se sentaient volés, ce qu'ils ne pardonnent pas : Ionesco le vit bien le lendemain. Ce fut en vain que j'évoquais, de groupe en groupe, L'Arlésienne, insinuant que cette cantatrice chauve était le secret ressort d'une œuvre infiniment mystérieuse, ésotérique, et dont l'auteur était visiblement initié aux secrets des Rose-Croix. Cela n'inquiéta qu'un moment.

Il y a ainsi des gens que leur intelligence embarrasse. Ils la sentent en eux comme un petit renard spartiate; elle est affamée, cruelle, inassouvie; il leur faut sans cesse la nourrir, et ils tremblent à l'idée qu'un jour elle pourra dépérir, sentir branler ses dents; ce sera le jour où ils ne trouveront rien à répondre à sa question maniaque, la question métrique, celle dont on conserve pieusement l'étalon en platine dans les caves du musée de l'Armée, section philosophie et beaux-arts : « De quoi s'agit-il? » Ce sont d'honnêtes gens, qui ont horreur des photographies sans légende, des films japonais sans sous-titres et des éclipses de lune lorsqu'elles sont invisibles à Paris. Ils se sentent mal à l'aise, puis vaguement inquiets, et furieux enfin, à la pensée qu'il existe des gens qui n'invitent pas toujours le maréchal Foch à juger de la qualité de leurs plaisirs; des gens qui lorsqu'ils vont au théâtre, ou ailleurs, laissent délibérément leur renard au vestiaire.

Après La Cantatrice chauve, les notables furent conviés à assister à La Leçon. Ils vinrent, renard en poche; leur renard leur avait expliqué — il avait enfin compris —, que du moment qu'une pièce, ou anti-pièce, d'Eugène Ionesco s'appelait La Leçon, c'est qu'il était question de n'importe quoi, sauf d'enseignement : le renard n'est pas un animal que l'on prend deux fois au même piège; il est intelligent, déductif, ce qui lui permet de comprendre et de prévoir. Aussi fut-il réellement atterré, se sentit-il volé pour la seconde fois, lorsque pendant une heure, au Théâtre de Poche, il assista à la leçon qu'un professeur, intelligent aussi, et déductif, donna à une petite fille dénuée d'intelligence, d'ambition de comprendre et qui préfère la mort au savoir. C'était une vraie, une authentique leçon, une « répétition » même, une leçon particulière, exactement calquée, dénouement compris, sur toutes les leçons qu'ont sollicitées et reçues les gens qui veulent devenir intelligents : c'était, à peu de chose près, la reproduction fidèle d'une leçon du maréchal Foch à l'École de Guerre. « De quoi s'agit-il? demandait le renard à la sortie. — Ben d'une leçon... » durent avouer les notables. Ce qui n'enleva rien à leur mauvaise humeur. Et comme il fallait absolument expliquer la chose, ils affirmèrent qu'il y a leçon et leçon, ce qui calma pour un

temps le renard; mais pour un temps fort bref : Les Chaises, puis, tout récemment, Victimes du devoir, remirent tout en question : il y avait de vraies chaises dans Les Chaises, et pas de pompier brûlé vis dans Victimes du devoir.

En acceptant d'écrire cette préface, ou anti-préface, au premier volume du théâtre d'Eugène Ionesco, je sens bien que je me suis mis dans l'obligation d'expliquer les plaisirs non louches, mais bien francs, non d'« intelligence », mais de sensibilité, non d'analyse, mais d'imagination, que j'ai pris à la représentation, puis à la lecture de chacune des œuvres d'Eugène Ionesco. Expliquer un plaisir, analyser les causes d'une dilatation de la rate ou d'une accélération des battements du cœur, voilà qui m'est corvée suprême depuis un déjeuner au cours duquel quelques grandes personnes que nos rires (elles disaient « ricanements ») énervaient, demandèrent, aux enfants que nous étions, raison de l'hilarité indécente qui secouait notre bout de table. Nous nous fîmes prier. Je dis enfin que nous riions si fort parce qu'une sauterelle venait de tomber dans mon verre, et qu'elle me ressemblait, de profil. Nous nous entendîmes dire que nous étions complètement idiots et que, tout simplement, il ne fallait plus nous mettre à côté les uns des autres, pendant les repas. Depuis lors, j'ai été si souvent sommé de dire pourquoi je riais ou pleurais que j'en ai pris l'habitude. Je peux dire très exactement pourquoi je me plais au théâtre d'Eugène Ionesco. C'est parce que ses personnages nous ressemblent sans cesse, aux notables comme à moi, — de profil — et que c'est notre propre profil qu'il lance avec verve dans ces aventures imprévues, imprévisibles en apparence, et que nous reconnaissons soudain pour plus vraies encore que toutes celles qui ont pu nous arriver.

Ce n'est pas un théâtre psychologique, ce n'est pas un théâtre symboliste, ce n'est pas un théâtre social, ni poétique ni surréaliste. C'est un théâtre qui n'a pas encore d'étiquette, qui ne figure encore sur aucun rayon de confiserie, — c'est un théâtre sur mesure; mais je sens bien que je perdrais la face si je ne donnais pas un nom à ce théâtre. Il est pour moi un théâtre d'aventure, prenant ce mot dans le sens même où l'on parle de roman d'aventure. Il est théâtre de cape et d'épée, illogique comme l'est Fantômas, invraisemblable comme l'est L'Île au trésor, aussi irrationnel que Les Trois Mousquetaires¹. Mais comme eux poétique et burlesque, et exaltant, et comme eux passionnant. Il viole constamment, je le sais, « la règle du jeu ». Il est pourtant le contraire d'un théâtre tricheur. Le théâtre tricheur, je le connais sur le bout du doigt, il assaille mes soirées, il est le fait de gens qui connaissent admirablement « la règle du jeu », qui la connaissent avec autant de sûreté que l'escroc connaît Le Code : le bon escroc peut toujours en remontrer à M. le procureur général.

Le théâtre d'Eugène Ionesco est assurément le plus étrange et le plus spontané que nous ait révélé notre après-guerre. Il n'entend en remonter à personne, ce qui est la chose la moins admissible pour une société faite de sociétés d'engagés volontaires. Il se refuse au ronronnement dramatique, et avec tant de naturel qu'il n'y a même pas moyen de voir une « provocation » — ce qui arrangerait tout — dans ce refus. Je connais aussi fort bien — je ne me vante pas, c'est mon métier — les auteurs dramatiques naissants qui annoncent qu'ils vont arrêter net le ronronnement dramatique, et qui se mettent aussitôt à ronronner, un peu plus grave, ou un peu plus aigu que les autres, simplement. Ils ne s'inquiètent que de surprendre — comme s'il était facile de surprendre! Assis dans mon fauteuil de spectateur ou de lecteur, face à Ionesco, je ne devine jamais d'où partiront les coups ni où ils me toucheront, mais je me sens cible, et je constate avec joie que c'est un tireur aussi habile que le fut Buffalo Bill que j'ai en face de moi. Je ne sais pas s'il a mis au point un « système » pour me toucher si fort, et si juste, et si rapidement — je ne le pense pas, et ne m'en soucie guère : l'heure de l'autopsie, chérie des notables, viendra pour lui, et il se peut qu'alors le renard présentement vexé trouve « l'explication » et s'en lèche les babines tout au long d'une thèse. Je souhaite que la lecture de cette thèse donne à Ionesco autant de joie que son œuvre m'en donne. À lui alors de définir son plaisir.

JACQUES LEMARCHAND.

LA CANTATRICE CHAUVÉ

*Anti-pièce*¹

PERSONNAGES

MONSIEUR SMITH	<i>Claude Mansard¹.</i>
MADAME SMITH	<i>Paulette Frantz.</i>
MONSIEUR MARTIN	<i>Nicolas Bataille.</i>
MADAME MARTIN	<i>Simone Mozet.</i>
MARY, la bonne	<i>Odette Barrois.</i>
LE CAPITAINE DES POMPIERS	<i>Henry-Jacques Huet.</i>

La Cantatrice chauve a été représentée pour la première fois au théâtre des Noctambules, le 11 mai 1950, par la Compagnie Nicolas Bataille.

La mise en scène était de Nicolas Bataille.

SCÈNE PREMIÈRE

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, anglais, dans son fauteuil anglais et ses pantoufles anglaises, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais¹.

MADAME SMITH : Tiens, il est 9 heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épici-
cier du coin qui est la meilleure...

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Mary a bien cuit les pommes de terre,
cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait
cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Le poisson était frais. Je m'en suis léché
les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait
aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant
la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières
fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux
mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait? D'habitude,
c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te
manque.

M. Smith, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Cependant, la soupe était peut-être un
peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ha! ha! ha! Elle
avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette
de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis
étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

*M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa
langue.*

MADAME SMITH : Notre petit garçon aurait bien voulu
boire de la bière, il aimera s'en mettre plein la lampe, il te res-
semble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille? Mais
moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif
et il l'a bue. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère,
économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la
bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que
du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a
que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux abricots a été formidable. On
aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit
verre de vin de Bourgogne australien mais je n'ai pas apporté
le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise
preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et
mesuré dans la vie.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Mrs. Parker connaît un épicier bulgare, nommé Popochef Rosenfeld¹, qui vient d'arriver de Constantinople. C'est un grand spécialiste en yaourt. Il est diplômé de l'école des fabricants de yaourt d'Andrinople. J'irai demain lui acheter une grande marmite de yaourt bulgare folklorique. On n'a pas souvent des choses pareilles ici, dans les environs de Londres.

M. Smith, continuant sa lecture, fait claquer sa langue.

MADAME SMITH : Le yaourt est excellent pour l'estomac, les reins, l'appendicite et l'apothéose. C'est ce que m'a dit le docteur Mackenzie-King qui soigne les enfants de nos voisins, les Johns. C'est un bon médecin. On peut avoir confiance en lui. Il ne recommande jamais d'autres médicaments que ceux dont il a fait l'expérience sur lui-même. Avant de faire opérer Parker, c'est lui d'abord qui s'est fait opérer du foie, sans être aucunement malade.

MONSIEUR SMITH : Mais alors comment se fait-il que le docteur s'en soit tiré et que Parker en soit mort?

MADAME SMITH : Parce que l'opération a réussi chez le docteur et n'a pas réussi chez Parker.

MONSIEUR SMITH : Alors Mackenzie n'est pas un bon docteur. L'opération aurait dû réussir chez tous les deux ou alors tous les deux auraient dû succomber.

MADAME SMITH : Pourquoi?

MONSIEUR SMITH : Un médecin consciencieux doit mourir avec le malade s'ils ne peuvent pas guérir ensemble. Le commandant d'un bateau périt avec le bateau, dans les vagues. Il ne lui survit pas.

MADAME SMITH : On ne peut comparer un malade à un bateau.

MONSIEUR SMITH : Pourquoi pas? Le bateau a aussi ses maladies; d'ailleurs ton docteur est aussi sain qu'un vaisseau; voilà pourquoi encore il devait périr en même temps que le malade comme le docteur et son bateau.

MADAME SMITH : Ah! Je n'y avais pas pensé... C'est peut-être juste... et alors, quelle conclusion en tires-tu?

MONSIEUR SMITH : C'est que tous les docteurs ne sont que des charlatans. Et tous les malades aussi. Seule la marine est honnête en Angleterre.

MADAME SMITH : Mais pas les marins.

MONSIEUR SMITH : Naturellement.

Pause.

MONSIEUR SMITH, *toujours avec son journal* : Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais celui des nouveau-nés ? C'est un non-sens.

MADAME SMITH : Je ne me le suis jamais demandé !

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

MONSIEUR SMITH, *toujours dans son journal* : Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

MADAME SMITH : Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

MONSIEUR SMITH : Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

MADAME SMITH : Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

MONSIEUR SMITH : Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par association d'idées !

MADAME SMITH : Dommage ! Il était si bien conservé.

MONSIEUR SMITH : C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

MADAME SMITH : La pauvre Bobby.

MONSIEUR SMITH : Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

MADAME SMITH : Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

MONSIEUR SMITH : Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

MADAME SMITH : Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle?

MONSIEUR SMITH : Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

MADAME SMITH : Et quand pensent-ils se marier, tous les deux?

MONSIEUR SMITH : Le printemps prochain, au plus tard.

MADAME SMITH : Il faudra sans doute aller à leur mariage.

MONSIEUR SMITH : Il faudra leur faire un cadeau de nocces. Je me demande lequel?

MADAME SMITH : Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait cadeau à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

MADAME SMITH : C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

MONSIEUR SMITH : Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

MADAME SMITH : Il ne leur manquait plus que cela! Des enfants! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait!

MONSIEUR SMITH : Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien!

MADAME SMITH : Mais qui prendra soin des enfants? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils?

MONSIEUR SMITH : Bobby et Bobby comme leur parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson, est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

MADAME SMITH : Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson, pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue?

MONSIEUR SMITH : Oui, un cousin de Bobby Watson.

MADAME SMITH : Qui? Bobby Watson.

MONSIEUR SMITH : De quel Bobby Watson parles-tu?

MADAME SMITH : De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson, l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

MONSIEUR SMITH : Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson, la tante de Bobby Watson, le mort.

MADAME SMITH : Tu veux parler de Bobby Watson, le commis voyageur ?

MONSIEUR SMITH : Tous les Bobby Watson sont commis voyageurs.

MADAME SMITH : Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

MONSIEUR SMITH : Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

MADAME SMITH : Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

MONSIEUR SMITH : Le mardi, le jeudi et le mardi.

MADAME SMITH : Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

MONSIEUR SMITH : Il se repose, il dort.

MADAME SMITH : Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

MONSIEUR SMITH : Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

MADAME SMITH, *offensée* : Tu dis ça pour m'humilier ?

MONSIEUR SMITH, *tout souriant* : Tu sais bien que non.

MADAME SMITH : Les hommes sont tous pareils ! Vous restez là, toute la journée, la cigarette à la bouche ou bien vous vous mettez de la poudre et vous fardez vos lèvres, cinquante fois par jour, si vous n'êtes pas en train de boire sans arrêt !

MONSIEUR SMITH : Mais qu'est-ce que tu dirais si tu voyais les hommes faire comme les femmes, fumer toute la journée, se poudrer, se mettre du rouge aux lèvres, boire du whisky ?

MADAME SMITH : Quant à moi, je m'en fiche ! Mais si tu dis ça pour m'embêter, alors... je n'aime pas ce genre de plaisanterie, tu le sais bien !

*Elle jette les chaussettes très loin et montre ses dents.
Elle se lève*.*

MONSIEUR SMITH, *se lève à son tour et va vers sa femme, tendrement* : Oh ! mon petit poulet rôti, pourquoi craches-tu du feu ! tu sais bien que je dis ça pour rire ! *(Il la prend par la taille*

* Dans la mise en scène de Nicolas Bataille, Mme Smith ne montrait pas ses dents, ne jetait pas très loin les chaussettes.

et l'embrasse.) Quel ridicule couple de vieux amoureux nous faisons ! Viens, nous allons éteindre et nous allons faire dodo !

SCÈNE II

LES MÊMES *et* MARY

MARY, *entrant* : Je suis la bonne. J'ai passé un après-midi très agréable. J'ai été au cinéma avec un homme et j'ai vu un film avec des femmes. À la sortie du cinéma, nous sommes allés boire de l'eau-de-vie et du lait et puis on a lu le journal.

MADAME SMITH : J'espère que vous avez passé un après-midi très agréable, que vous êtes allée au cinéma avec un homme et que vous avez bu de l'eau-de-vie et du lait.

MONSIEUR SMITH : Et le journal !

MARY : Mme et M. Martin, vos invités, sont à la porte. Ils m'attendaient. Ils n'osaient pas entrer tout seuls. Ils devaient dîner avec vous, ce soir.

MADAME SMITH : Ah oui. Nous les attendions. Et on avait faim. Comme on ne les voyait plus venir, on allait manger sans eux. On n'a rien mangé, de toute la journée. Vous n'auriez pas dû vous absenter !

MARY : C'est vous qui m'avez donné la permission.

MONSIEUR SMITH : On ne l'a pas fait exprès !

MARY, *éclate de rire. Puis elle pleure. Elle sourit* : Je me suis acheté un pot de chambre.

MADAME SMITH : Ma chère Mary, veuillez ouvrir la porte et faites entrer M. et Mme Martin, s'il vous plaît. Nous allons vite nous habiller.

Mme et M. Smith sortent à droite. Mary ouvre la porte à gauche par laquelle entrent M. et Mme Martin.

SCÈNE III

MARY, LES ÉPOUX MARTIN

MARY : Pourquoi êtes-vous venus si tard ! Vous n'êtes pas polis. Il faut venir à l'heure. Compris ? Asseyez-vous quand même là, et attendez maintenant.

Elle sort.

MACBETH

<i>Notice</i>	1798
<i>Notes</i>	1810

CE FORMIDABLE BORDEL !

<i>Notice</i>	1813
<i>Notes</i>	1829

L'HOMME AUX VALISES

<i>Notice</i>	1833
<i>Notes</i>	1846

VOYAGES CHEZ LES MORTS

<i>Notice</i>	1856
<i>Notes</i>	1875

PIÈCES INÉDITES

<i>Notices</i>	
La Nièce-Épouse	1882
Le Vicomte	1883

DOCUMENTS

<i>Notes</i>	1886
--------------	------

DE LA MISE EN SCÈNE À LA MISE EN PAGES, par Massin
et Henry Cohen

1889

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LA CANTATRICE CHAUBE - LA LEÇON - LES SALUTATIONS -
JACQUES OU LA SOUMISSION - L'AVENIR EST DANS LES ŒUFS -
LES CHAISES - LE MAÎTRE - LE SALON DE L'AUTOMOBILE -
VICTIMES DU DEVOIR - LA JEUNE FILLE À MARIER - AMÉDÉE
OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER - LE NOUVEAU LOCATAIRE -
SCÈNE À QUATRE - LE TABLEAU - L'IMPROMPTU DE
L'ALMA - TUEUR SANS GAGES - RHINOCÉROS - DÉLIRE À DEUX -
LE PIÉTON DE L'AIR - LE ROI SE MEURT - LA SOIF ET LA FAIM -
LA LACUNE - EXERCICES DE CONVERSATION ET DE DICTION
FRANÇAISES POUR ÉTUDIANTS AMÉRICAINS - JEUX DE
MASSACRE - MACBETH - CE FORMIDABLE BORDEL ! -
L'HOMME AUX VALISES - VOYAGES CHEZ LES MORTS

PIÈCES INÉDITES :

La Nièce-Épouse

Le Vicomte

DOCUMENTS

par Eugène Ionesco, Simone Benmussa, Jorge Lavelli,
Jacques Mauclair, Claude Roland-Manuel,
Denis de Rougemont

« DE LA MISE EN SCÈNE À LA MISE EN PAGES »

par Massin et Henry Cohen

Préface, Chronologie

Bibliographie, Note sur la présente édition

Notices, notes et variantes

par Emmanuel Jacquart